

hácia este glorioso recuerdo, para que, acogiendo la idea con entusiasmo, no cesasen en su empeño hasta ver coronados sus esfuerzos con un hermoso y costoso monumento de piedra y bronce, cuyo importe pasa de 112.000 pesetas, levantado en paraje que en tiempos de Oquendo zurraban las olas con extrema violencia y que convertido hoy en espacioso paseo, puede ser visto desde el Cantábrico y servir de ejemplo á los bizarros que sintiendo latir en sus venas sangre igual a la de nuestro héroe, custodian sobre los mares la enseña española.

¡Loor á los pueblos que así eternizan las glorias de sus hijos!

SERAPIO MÚGICA.

---

## LE CAPITANE DUVOISIN ET SES TRAVAUX

---

### I

LABOREMUS, *travaillons!*

Ce fut la devise du savant modeste et infatigable, dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir.

Au lendemain même du décès de notre bien regretté ami et paroissien, nous adressâmes un modeste article nécrologique á la *Semaine* de Bayonne, qui le publia dans son numéro du 4 février 1891. Ces lignes furent reproduites par plusieurs journaux et Bulletins de diverses sociétés scientifiques et littéraires des deux versants des Pyrénées. M. le capitaine Duvoisin mérite une notice biographique moins incomplète. Que ne pouvons-nous la donner digne de cet homme vraiment remarquable par sa science et ses travaux!

Il naquit le 15 mai 1810, à Ainhoa (Basses-Pyrénées). Il eut pour père Jean Baptiste Duvoisin, successivement capitaine, receveur principal des douanes, maire et greffier de la justice de paix à Espelette,

et pour mère Jeanne Gorostarsou de l'antique maison *Elizaldea* du même lieu. Chacun aime le lieu de sa naissance: c'est là un adage dont nul ne conteste la vérité; cependant M. Duvoisin eut peu d'attachement pour le lieu où il vit le jour, parce que, disait-il, il ne devait qu'au hasard d'être né à Ainhoa où son père était alors receveur des douanes, et qu'il n'y vécut que deux années de son bas âge. Ses préférences furent toujours pour Espelette où il passa son enfance dans la maison de ses ancêtres maternels. Né le 15 mai 1810, il fut baptisé deux jours après dans l'église N.-D. d'Ainhoa.<sup>1</sup>

Sa première éducation, ainsi que celle de son frère—le futur chanoine auteur de la *Vie de M. Daguerre*—et celle de ses sœurs, fut confiée à une religieuse visitandine, que la Révolution avait expulsée de la maison de retraite de Hasparren, et dépouillée de tout, excepté de ses vertus et de ses connaissances. Recue dans la maison d'*Elizaldea* la pieuse institutrice fit les délices de sa nouvelle famille. Après trois quarts de siècle, le capitaine Duvoisin «aimait à évoquer devant lui cette blanche et virginale figure, au regard ci pur; il lui semblait même entendre cette vois claire et nette, au diapason toujours égal, au bel accent, qui n'empruntait rien à l'art et qui avait cependant sa musique.»

Jean-Pierre Duvoisin avait un caractère naturellement indépendant. Aussi, quand son père voulant lui faire les classes le plaça au petit séminaire de Larressore, le jeune élève eut de la peine à se plier à la discipline de l'établissement, à s'astreindre à une vie de règle et à l'accomplissement de ses devoirs. Son bonheur était de faire des espiègleries, des niches à ses professeurs que souvent il mécontenta et indisposa gravement contre lui. Ceux-ci soutenus et encouragés par la parole d'un digne père, bien différent de plusieurs chefs de famille toujours prompts à donner raison à leurs enfants, surent réduire le jeune indiscipliné. Doué d'une intelligence supérieure, d'une mémoire prodigieuse, son travail, même ainsi fait à bâtons rompus et au gré de sa fantaisie, suffit à Duvoisin pour tenir une place honorable dans une classe nombreuse et brillante. Déjà en quatrième, il était l'élève le plus fort du séminaire en histoire et en géographie. Arrivé aux classes d'

(1) Du nom de son parrain, on l'appela Jean-Pierre, mais le secrétaire de la commune, qui rédigeait tous les actes de naissance à la fin de l'année au moyen des registres baptistaires prit le jour de son baptême pour celui de sa naissance de le rajouta de deux jours, lui donnant le prénom de Jean tout court.

humanités, il fut saisi par la passion de la lecture; et il s'y serait livré sans discernement, sans la surveillance et la direction de ses maîtres et surtout celle du digne supérieur du séminaire, M. l'abbé Claverie. Celui-ci, non content d'enlever aux élèves, au commencement de l'année scolaire, les livres qui pouvaient leur nuire, avait formé une bibliothèque d'où il fournissait aux élèves les lectures les plus propres à former leur goût et à régler leur imagination. En somme, Duvoisin retira de ses classes le goût de la littérature et celui des études historiques. Un tel résultat a certes son importance; la Providence, en lui donnant un moyen de se préserver de bien des écarts de jeunesse, le préparait à un genre de vie qui devait faire sa gloire.

Sa mère le destinait à la médecine, son père lui laissait le libre choix d'une carrière. L'année 1830 arriva, avant qu'il eut pris une détermination. M. Duvoisin père fut enlevé soudainement par la maladie et peu après éclata la révolution de juillet, qui brisa la carrière d'une foule de jeunes gens par la suspension des affaires. Duvoisin était du nombre. Le désœuvrement commençant à lui peser, il entra dans la douane, en attendant le moyen de faire autre chose. Faute d'amis puissants et bienveillants, il lui fallut se résigner à rester dans cette administration. Il s'y eleva par son mérite au grade de capitaine, et il commandait en cette qualité dans notre ville de St-Jean-de-Luz, lorsque en 1856 le prince Louis Lucien Bonaparte vint y résider durant un mois pour poursuivre ses savantes études de la langue basque qu'il aimait tant. Nous dirons tout à l'heure comment se nouèrent entre eux des relations si étroites et que la mort seule devait interrompre. Il est temps de parler des travaux de notre ami.

## II

Durant les quelques mois qui s'étaient écoulés entre ses études et son admission à la douane, il avait commencé de traduire en basque les *Aventures de Télémaque*. Il continua ce travail au milieu des laborieuses fonctions de son emploi. Mais pour le faciliter, il sentit la nécessité de se former d'abord un vocabulaire français-basque. Chao, que nous retrouverons bientôt dans ce récit, avec qui Duvoisin était lié, le lui ayant pris, il commença l'ouvrage sur un plan plus étendu et il

l'acheva en 1835. Dans cet intervalle, notre jeune préposé avait parcouru la plus grande partie du pays basque et son séjour au milieu de nos montagnards ne favorisa pas peu la découverte des éléments nécessaires pour conduire l'entreprise à bonne fin. Dans le même espace de temps, il acheva la traduction des douze premiers livres de Télémaque, mais sur les observations d'un ami et surtout par la crainte de ne pas trouver d'éditeur pour sa traduction, il l'abandonna totalement.

En 1840, il commença à écrire dans les divers journaux du département des articles sur divers sujets. L'année suivante, il devint l'un des rédacteurs de l'Album Pyrénéen, revue littéraire, que M. Vignancour publiait à Pau. Quelques articles sur la poésie, la tragédie et la comédie des Basques lui valurent une notoriété qui le fit rechercher par le Président de la *Société des Sciences Lettres et Arts de Pau*. Il en devint membre et il écrivit, pour cette Société des recherches historiques sur l'origine des Basques. Publiées en 1841 et 1842, elles le firent nommer membre de *l'Institut religieux et littéraire d'Aix*.

Ces succès furent pour le jeune auteur un encouragement à poursuivre les recherches historiques, et il se livra avec ardeur à l'étude de tout ce qui était relatif aux Annales du pays basque, en deçà et au delà des Pyrénées. Malheureusement, éloigné de toutes bibliothèques publiques, il dut se borner à fouiller un peu au hasard dans tous les livres qui lui tombaient sous la main. Cela ne l'empêcha pas d'écrire six gros volumes in-folio, de quatre cents pages chacun, dans lesquels sont rassemblés des renseignements de toute sorte sans ordre, mais où une table, placée à la fin de chaque volume, facilite singulièrement les recherches. Avec ce travail très considérable il menait celui de son Dictionnaire basque.

En 1845, M. de Blanchi vint à Bayonne pour y réunir les partisans de la liberté d'enseignement et obtenir la fondation d'un journal catholique. M. Duvoisin entra dans ses vues et donna son concours au journal *l'Adour*, qui fut créé alors, et que rédigea avec talent M. Ch. Chevé, envoyé de Paris par le comité catholique de la liberté d'enseignement. Duvoisin devint un correspondant très actif de cette feuille dont le succès fut remarquable: ce qui ne l'empêcha pas de disparaître par suite de mésintelligence entre ses fondateurs. L'évènement fut plutôt avantageux que préjudiciable à la situation personnelle de notre correspondant. *L'Adour* n'était pas-dynastique; mais il faisait de l'op-

position á un gouvernement opposé à la liberté d'enseignement. Duvoisin était fonctionnaire; il fut signalé au parquet de Bayonne, et ce fut avec peine qu'il échappá un déplacement qui l'aurait éloigné du théâtre de ses chères études.

L' *Adour* cessa sa publication presque au moment où éclata la révolution de février 1848. Les regrets furent grands: l'organe catholique avait cessé d'exister au moment où il aurait rendu les plus grands services. Mais le comité de Bayonne ayant été dissous, Duvoisin qui ne pouvait rester oisif, se mêla avec ardeur au mouvement électoral. *La Sentinelle de Bayonne* le signala comme faisant de la *contrebande politique*, dans un temps où il aurait dû s'occuper de la *contrebande commerciale* et des plaintes directes furent adressées á ses chefs. Cependant le bruit cessa bientôt. La liste soutenue par lui avait passé presque toute entière. Pour préparer les élections á l'assemblée législative, Duvoisin créa un club, dans lequel il se réserva l'emploi de secrétaire et d'orateur principal. Cette fois il fut dénoncé par le Sous-Préfet à la fois au Ministère et á ses chefs. Il passa por un de ces hommes avancés que l'on désignait sous le nom expressif de *rouges*.

L'ABBÉ P. HARISTOY.

(A suivre)



## LE CAPITANE DUVOISIN ET SES TRAVAUX



### III

Après le coup d'Etat du 2 Décembre, toute agitation politique cessa. Duvoisin fut envoyé au commandement des brigades des douanes échelonnées sur la frontière du Guipuzcoa et sur la côte de la mer. Fixé dès lors à St-Jean-de-Luz, dans ses rares moments de loisir, il s'occupa de mettre au net son Dictionnaire basque. Dans le même temps, Chaho s'était mis en tête d'en composer un autre, sur un plan tellement vaste que Duvoisin jugea impossible de l'exécuter avant de longues années. Ce dictionnaire devait être publié immédiatement et par livraisons.

Les efforts réunis de ces deux hommes auraient sans doute mené à la fin un travail si hérissé de difficultés. Mais leurs principes religieux, politiques et sociaux étaient trop opposés pour que Duvoisin pût et voulut se rapprocher de lui; et Chaho de son côté, avait trop de vanité et de fierté pour tenter une démarche, dont il avait à craindre l'insuccès. C'est pendant qu'ils travaillaient chacun de leur côté à leur œuvre, que le choléra vint ravager notre pays en 1855. Duvoisin faillit être une des nombreuses victimes. Il y échappa; mais il eut la douleur de perdre son beau-frère M. de La Bussonnière, homme de talent, qui écrivait Avec grand succès dans le *Courrier de Bayonne*. Duvoisin écrivit à sa place des articles de littérature. Déjà auparavant, il avait donné à *l'Adour* une biographie d'Etienne Pellot-Montvieux, célèbre capitaine de corsaires. Ce feuilleton avait eu du succès et le *Courrier* voulut le publier de nouveau. Duvoisin le refondit entièrement en y ajoutant des faits inédits de façon à former un petit volume que le

Courrier tira à mille exemplaires, et qu'il donna en prime à ses abonnés.

Cependant Chaho s'occupait de son dictionnaire et il n'ignorait pas les travaux lexicologiques de Duvoisin dont il eût été heurx de profiter. Mais Duvoisin ne voulant avoir aucun rapport avec lui ne figurait même pas parmi ses souscripteurs. Chaho ne se tint pas pour battu; il connaissait depuis de longues années M. d'Abbadie, membre de l'Institut, qui toujours aima avec le pays basque sa langue et ses anciennes traditions. Bien qu'il fût aussi éloigné que Duvoisin des principes de Chaho, il voulut favoriser l'œuvre méditée par ce dernier. Il vint donc trouver notre capitaine pour l'engager à y coopérer. Sur les raisons données par Duvoisin, M. d'Abbadie n'insista plus; mais ce fut le commencement des excellentes relations qui depuis ne cessèrent jamais d'exister entre eux. M. Antoine d'Abbadie s'étant établi sur le bord de la mer, à Urrugne, ne passa jamais à Saint-Jean-de-Luz sans visiter Duvoisin. Il l'encouragea à continuer isolément ses travaux et l'y aida en lui prêtant tous les ouvrages qu'il se procurait sur l'histoire et la langue des Basques. Ce fut lui qui fit connaître le nom de Duvoisin à S. A. Mgr le prince Louis-Lucien Bonaparte.

#### IV

Le prince, dès son arrivée à Saint-Jean-de-Luz, appela Duvoisin à son hôtel. Après un voyage à Saint-Sébastien, il s'installa pour un mois à Saint-Jean-de-Luz, et ils travaillèrent chaque jour ensemble. La simplicité, l'extrême bonté et l'affabilité du prince rendirent ces rapports extrêmement agréables.

Au départ de Son Altesse, Duvoisin reprit ses travaux sur le dictionnaire basque. Pour le rendre plus complet: il lisait tous les auteurs en cette langue et il puisait les ternies, les locutions spéciales qui lui avaient pu échapper. Un de ces livres l'intéressa particulièrement: c'était un volume du R. P. jésuite de Cardaverz intitulé *Affections sur exercices* de Saint Ignace de Loyola. Il y trouva tant d'éloquence et de chaleur chrétienne qu'il voulut faire passer cet ouvrage du dialecte guipuzcoan au dialecte labourdin. Il en fit une traduction libre, imprimée à Rayonne, à 3.000 exemplaires, sous le titre nouveau de *Liburu ederra* (beau ou précieux livre).

L'année suivante (1857), à la prière du prince Louis-Lucien, il

traduisit en français et en labourdin un petit livre, écrit en guipuscoan et en espagnols, par Iturriaga, prêtre d'Hernani, et déjà traduit en dialecte biscayen par le P. Uriarte, à la demande aussi du prince. Sa traduction faite, l'ouvrage passa entre les mains de l'abbé Inchauspé, chanoine et aumônier de l'hospice civil de Bayonne, depuis vicaire-général de Bayonne, qui le traduisit en dialecte souletin. Cette polyglotte fut imprimée à Londres, la même année, à l'imprimerie que le prince possédait dans son hôtel. Le tirage fut de 500 exemplaires.

En 1858, notre infatigable capitaine écrivit en basque labourdin un délicieux livre, dans lequel il fit connaître à ses compatriotes les nouveaux procédés d'agriculture. Dans de charmants dialogues entre un père et son fils, il essaie de faire pénétrer dans son pays des idées qu'ils ne pouvaient acquérir nulle part, attendu qu'aucun écrit basque traitant d'agriculture n'avait jamais été publié. L'ouvrage fut tiré, à 400 exemplaires chez Madame veuve Lamaignère, à Bayonne. Il a été reproduit depuis par le journal *Eskualduna*, et on vient d'en faire une nouvelle édition chez le même imprimeur avec l'autorisation de l'auteur.

Cette même année, le prince voulut lui faire quitter l'administration des douanes, pour qu'il se consacraît uniquement au dictionnaire basque, auquel il travaillait depuis tant d'années et qui, à raison des fonctions de son auteur, menaçait de traîner dans d'éternelles lenteurs. Duvoisin n'avait droit qu'à une retraite proportionnelle, elle lui fut accordée le premier janvier 1859. Le prince le dédommager de ce qu'il pouvait perdre par suite de cette retraite prématurée, lui fit accorder une pension de mille francs par an, que Ferry, le trop fameux auteur de l'article 7, devait lui supprimer.

Sur l'invitation de son bienfaiteur, Duvoisin quitta Bayonne le 6 janvier pour aller le rejoindre dans son hôtel à Paris. Il y vécut dans l'intimité du prince, admis à sa table, pendant un mois et demi. Il le suivit à Londres et revint avec lui à Paris pour l'ouverture des Chambres. Pendant ce temps (1859), il traduisit en basque le *Cantique des cantiques*, (1859) que le prince avait déjà publié, en un volume, où l'on trouvait, outre le texte latin, trois traductions, l'une en basque guipuscoan et les deux autres en deux sous-dialectes biscayens. Celle de Duvoisin fut imprimée à Londres et tirée à 250 exemplaires. Il traduisit aussi l'Apocalypse: mais ce travail ne fut pas livré à l'impression.<sup>1</sup>

(1) En 1860, il publia le livre *Ruht*, in-32 18 p. chez Strangewais et Walden à Londres. Item en 1863, chez les mêmes, le livre de *Jonas*, in-16 16 pages.



Le prince ne craignit pas de demander à Duvoisin la traduction de la Bible toute entière. Travail colossal et impossible à tout autre qu'à notre infatigable capitaine! Pour se livrer à ce long et difficile ouvrage, dans le silence du gabinet, Duvoisin se retira dans une campagne qu'il possédait à Bardos, à 24 kilomètres de Bayonne. Il y travailla sans relâche; l'ouvrage au fur et à mesure qu'il était composé; passait à l'imprimerie de Strangewais et Walden. L'impression commencée, le 9 mars 1859, fut achevée le 27 mars 1865. La Bible basque suivie de l'oraison de Manassès et des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> livres d'Esdras forme un volume in-4<sup>o</sup> de 1374 pages. Le tirage fut fait à 252 exemplaires.

Le prince Lucien en supporta les frais, et il mit généreusement 50 exemplaires à la disposition du vaillant traducteur avec le don d'une somme de 6.000 francs. L'impression de l'ouvrage entier ne lui en avait pas coûté moins de cinquante mille.

Pour marquer mieux encore sa satisfaction, le prince demanda pour Duvoisin à l'Empereur la croix de la Légion d'Honneur. Le Ministre de l'Instruction publique se prêta gracieusement au désir du prince, et en outre, il souscrivit à 29 exemplaires de l'ouvrage.

Le prince Louis-Lucien considérait la langue basque comme supérieure à toutes les autres par sa savante structure et une aptitude particulière à exprimer les idées les plus relevées de la spiritualité. En faisant traduire la Bible dans une langue dont il apprécia si bien le mérite, il voulut sans doute imprimer à notre langue quelque chose de la perpétuité impérissable de la Bible même. En présence de ce vénérable monument, comme jadis les premières chrétiennes en présence d'une nouvelle Eglise qui se fondait, il put à bon droit s'écrier: *Sis perpetua!* O langue de mes aïeux, désormais tu es éternelle! Pourquoi fatu-il que cette traduction n'ait pas été faite conformément aux règles de l'Eglise, c'est-à-dire avec les annotations nécessaires et l'imprimatur de l'ordinaire. Espérons qu'un jour cette lacune regrettable sera remplie.

L'ABBÉ P. HARISTOY.

(A suivre)



## LE CAPITANE DUVOISIN ET SES TRAVAUX



### V

Duvoisin a publié encore 1<sup>o</sup> l' *Etude de la déclinaison basque* in-4<sup>o</sup>, 54 p. chez Lamaignère Bayonne, 1866. Il a laissé plusieurs notes manuscrites complémentaires sur cette excellente *Etude*.

2<sup>o</sup> *Quelques mots à propos de l' Essai de grammaire de la langue basque* par W. J. Van Eys, in-8<sup>o</sup> 15 p. chez Veuve Lamaignère, Bayonne, 1868.

3<sup>o</sup> *Etudes sur la langue basque: examen critique du «Guide élémentaire de la conversation Français Basque-Labourdin, précédé d'un abrégé de grammaire»* par M.\*\*\* Bayonne, P. Casals 1873. Le travail de Duvoisin, in-8<sup>o</sup>, 73 à 93 p. est un extrait des actes de la *Société philologique* t. IV. n<sup>o</sup> 2, mai 1874. L'imprimerie Maisonneuve et C<sup>ie</sup>, Paris, en a fait un tirage à part dans la même année. Le savant auteur a ajouté plusieurs notes manuscrites à un de ses exemplaires, qui est en notre possession. Dans une de ses notes, il dit que l'ouvrage dont il fait la critique est le travail de M. J. Vinson.

4<sup>o</sup> *De la formation des noms dans la langue basque*, in-8, 15 pages, Pau, impr. Vignancour, 1874. C'est un extrait du compte-rendu des travaux du Congrès scientifique de France, (XXXIV<sup>e</sup> session à Pau).

Faut-il citer les nombreux et excellents articles que Duvoisin a publiés dans divers journaux, *Bulletins scientifiques*, etc.? La nomenclature serait longue.

Dans l' *Album Pyrénéen*, revue béarnaise déjà citée, on trouve plusieurs articles sur les Basques et leur poésie, la poésie dramatique, les

comédies des Basques, le jeu de Paume et les chansons basques, etc. Voir pour ces sujets l'année 1841, *passim*.

La *Revue des Basses-Pyrénées et des Landes* donne divers contes groupés sous les titres: 1<sup>o</sup> *Sept fleurs de Baïgorry et la reine des sept fleurs*; 2<sup>o</sup> *Comment l'ours perdit la queue*; 3<sup>o</sup> *Comment les animaux perdirent l'usage de la parole*; 4<sup>o</sup> le *Cyclope* (Tartaroa). Ces légendes sont en basque avec traduction française. (Voir Août, 1884, p. 462-466; novembre 1884, p. 546-558; décembre 1884 p. 575-585).

Le *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, entre autres articles de Duvoisin, a publié: 1<sup>o</sup> l'origine des Basques, depuis les temps fabuleux jusqu'à l'arrivée des Romains en Espagne, en l'an 535 de Rome (1<sup>er</sup> art. année 1841, t. 1<sup>er</sup> p. 223-245).—2<sup>o</sup> Depuis l'arrivée des Romains en Espagne jusqu'au temps de l'établissement des Basques en France, vers l'an 586 de J.-C. (2<sup>o</sup> art. année 1842 p. 275-305).

Dans les intéressantes revues *Revista-Euskara*, EUSKAL-ERRIA publié, à Saint-Sebastien sous la direction intelligente de Antonio Arzac, on trouve une collection de proverbes basques, avec traduction française à côté:—divers articles, intitulés: «Un matin plein de charmes au sein de l'hiver» (traduction du basque); «Lana da bertute guzieri ama eta alferkeria zebarrerria guziena»; «Eskualduna, en basque Guipuzcoan»; «observations sur l'orthographe basque, sur le chant d'Altabizcar»; *Orreaga* ou bataille de Roncesvaux en basque labourdin,—des poésies basques, la traduction en beaux vers basques du Psaume *super flumina Babylonis*, et de l'hymne *Stabat*,—des chants bachiques, comme «les bons apôtres» etc.

## VI

MANUSCRITS A PUBLIER, et en notre possession: 1<sup>o</sup> *six grands volumes* in-folio, de 400 pages chacun, mentionnés plus haut.

2<sup>o</sup> *Une superbe copie* de l'ouvrage de don Martin de Viscay, presbítero, intitulé: *Derecho de Naturaleza que los Naturales de la Merindad de San Juan del Pie del Puerto tienen en los Reynos de la corona de Castilla: En Çaragoça, año 1621*. Le savant copiste a enrichi l'ouvrage d'une introduction ou avertissement et de plusieurs annotations relatives aux deux éditions de cet intéressant livre.

3<sup>o</sup> *Traduction française* des poésies basques de Bernard d'Etche-

pare, imprimées, à Bordeaux, en 1545, par François Morpain, sous le titre de *Linguæ Vasconum primitivæ per domunum Bernardum Delchepare, Rectorem sancti Micaelis Veteris.*

4<sup>o</sup> *Traduction en langue basque* d'une partie du discours sur la Couronne de Démosthène (IIIEPI ΣTEIANOY).

5<sup>o</sup> *Traduction en langue basque* des douze premiers livres de Télémaque. Nous n'avons pas trouvé le 11<sup>e</sup> livre, et le 12<sup>e</sup> est au brouillon.

6<sup>o</sup> *Remarques sur la langue basque*: Cahier in-quarto de 102 pages, avec table. L'auteur, dans une note insérée en tete de son travail, dit «que le seul but qu'il s'est proposé, en consignant ces remarques, a été de conserver des observations faites en divers temps.»

7<sup>o</sup> *Remarques et recherches sur la langue basque*: Grand cahier in-folio, de 391 pages, avec table des matières. Ce magnifique travail aussi savant qu'intéressant «s'applique dit l'auteur, principalement au *Labourdin* pris pour type, sans préjudice des exceptions, dont d'autres dialectes ou sous dialectiques peuvent faire l'objet.»

8<sup>o</sup> *Etymologies basques*: Cahier in quarto de 195 pages. L'auteur y réunit des mots qui, généralement tenus pour être basque, ont cependant une ressemblance avec des mots appartenant à d'autres langues. Il y fait un rapprochement de mots sans prétendre que leur origine soit commune. C'est une simple exposition propre à frayer la voie à un jugement plus approfondi. «C'est principalement dans le latin qu'on trouve, dit-il, des racines basques et du latin que le basque emprunte des mots entiers. Le génie grammatical de ces deux langues est fort différent; elles ont quelque rapport par leurs vocabulaires.

Ces rapprochements se sont opérés à deux époques fort éloignées l'une de l'autre. Le basque s'est rencontré avec le latin en Italie quand le latin était en voie de déformation. Les racines basques, latinisées durant cette époque, sont parfois assez difficiles à reconnaître, à cause du concours des désinences latines, dont la loi d'agrégation n'est pas bien connue. La seconde époque, celle où le latin a prêté des mots au basque, date du temps où les langues romanes se sont formées. On reconnaît les basquisitions de cette période par l'ablatif latin, qui est devenu le nom indéfini basque, roman, italien, espagnol. Les emprunts que le basque a faite dans la suite aux langues modernes sont reconnaissables aux désinences françaises et castillanes qui étaient ignorées du latin, ou qui avaient une forme différente. En somme, il faut être

extrêmement réserve en fait d'étymologies de peur de tomber dans des interprétations arbitraires et forcées».

9<sup>o</sup> *Questions*.— Cahier in-quarto de 87 pages, avec quelques lacunes. Ces questions que l'auteur se pose sur divers noms, déclinaisons, conjugaisons dans différents idiomes basques, lui ont été inspirées par la manière d'écrire de quelques auteurs, ou le mode d'emploi qu'ils en ont fait dans leurs écrits.

10<sup>o</sup> *Remarques sur la Grammaire comparée* de Van Eys, 13 pages, in-folio.

11<sup>o</sup> *Noms adverbiaux, prépositifs et conjonctifs* en 267 n<sup>os</sup>: 66 pages in-folio.

12<sup>o</sup> *Verbe transitif et intransitif d'après le prince Louis-Lucien*, en sept cahiers in-folio, ensemble 122 pages.

13<sup>o</sup> *Le Verbe Basque*: Travail remarquable sur le verbe basque considéré, dans sa forme active et passive, sa grande division et ses subdivisions, accompagné de notes savantes comparant notre *unique* verbe avec les verbes de différentes langues: quatre cahiers in-folio.

14<sup>o</sup> *Etudes sur les désinences basques*: 73 pages in-folio.

15<sup>o</sup> *Liste alphabétique des désinences basques*: 6 feuillets grand-in-quarto 12 pages.

16<sup>o</sup> *Du verbe et de sa nature*: feuillets volantes.

17<sup>o</sup> *Son grand dictionnaire basque français*, mentionné plus haut, et réclamé par plusieurs bascophiles distingués.

18<sup>o</sup> *Dictionnaire des terminatives basques*: Ce travail inachevé est destiné, d'après l'auteur, à faire connaître les suffixes de mots dérivés ou composés.

19<sup>o</sup> *Dictionnaire français-basque*, cédé au prince L. L. Bonaparte.

20<sup>o</sup> *Curiosités Philologiques* ou axiômes, paradoxes, dictons, proverbes, expressions d'adoption nouvelle, qualifications, calembours, caricatures, mots qui ont fait fortune, etc., etc. Macédoine littéraire, pot-pourri de la langue française examiné sous le rapport de la langue et de la raison. Registre de 94 pages, in-folio.

21<sup>o</sup> *Magnifique manuscrit* de 66; pages in-folio, sur divers personnages, villes, localités, questions ecclésiastico-civiles, découvertes, etc.

22<sup>o</sup> *Collections ticchansons basques*, avec la traduction française en regard: 10 grands cahiers in-folio, avec table.

23<sup>o</sup> *Réflexions et sentences en langue basque* sur divers sujets de morale et de religion, 48 pages in-folio.

24<sup>o</sup> *Grand registre* in-folio, de 170 pages où, du 22 Mai 1860 au 18 Mars 1886, est inscrite sa correspondance, relative à l'histoire et à la langue du Pays basque, avec les principaux personnages auteurs tels que le Prince L. L. Bonaparte, Antoine d'Abbadie, etc., etc.

25<sup>o</sup> *Quatre registres* in-folio.—Le premier contient des observations sur les «éléments de grammaire, défini, indéfini, passif, actif, génitif, datif. Notes: Méditatif, positif, directif, ablatif, divergences dialectiques». Ce travail est en partie répété dans un cahier de 44 pages in quarto.—Le deuxième, de 7 belles pages, est un fragment de dictionnaire français-basque.—Le troisième est un travail sur les «consonnes sanskrites<sup>1</sup> rapprochées des consonnes basques; les préfixes sanskrits appliqués au basque; les ressemblances entre les désinences latines et basques; la formation des composés sanskrits; formation par agglomération; le verbe, comparaison des terminatives sanskrites, luti-nes et grecques, rapports entre le verbe sanskrit et le verbe basque, etc.»—Le quatrième est un livre de recettes culinaires et de travaux de femmes.

26<sup>o</sup> *Registre* in-folio de 381 pages. C'est un livre-journal, où sont indiqués les N<sup>os</sup> de divers grands journaux, notamment du journal le *Monde*, traitant de certains événements politiques, religieux, de principaux faits historiques relatifs aux principales nations, provinces, villes, personnages célèbres des cinq parties du monde.

27<sup>o</sup> *Une belle traduction en basque labourdin* de l'imitation de J. C. Le 4<sup>e</sup> livre n'est qu'ébauché. Esperons qu'avant longtemps, il ce trouvera une plume ecclésiastique pour, au point de vue doctrinal, revoir ce qui a été fait, et achever ce qui reste à faire.

28<sup>o</sup> *Diverses autres pièces*, savoir: 1<sup>o</sup> Traduction en basque de q. q. fables de Fénelon (*Fenelonon Konderak*); 2<sup>o</sup> de q. q. chapitres des *paroles d'un croyant*; 3<sup>o</sup> Le chien savant (que nous croyons de lui); 4<sup>o</sup> L'assassinat de *Henride Belsunce* et massacres de Caen, le 12 août 1789; 5<sup>o</sup> *Physiologie de l'âne Mosaïque*, étude extrêmement intéressante de 16 pages in-folio, que nous espérons publier sous peu; 6<sup>o</sup> *Traduction en vers français* du «rêve sur les nobles de Béarn, par Pierre d'Esbarra-que, abbé de Puyo, seigneur de la caserie de Pontiac», décédé dans son château, en 1771; 7<sup>o</sup> *Traduction en français* de «l'Euskara, par Felipe de Arresse», dix pages in-folio renfermant sept chants, savoir: Der-

(1) Orthographe de l'auteur.

niers adieux Ji ma nître Euskara:—Mère Euskara semble mort, mais elle vit:—elle est étendue au pied du chêne de Guernika:—Un matin plein de charmes au sein de l'hiver:—Tous un:—Dieu et les Fueros:—enfin, le chêne de Guernika.

Ce sont autant de pièces composées, en beaux vers basques, par un modeste peintre sculpteur décorateur, et couronnées, dans divers concours annuels de poésie basque organisés par le célèbre Antoine d'Abbadie, de l'Institut. M. Duvoisin les a fait précéder d'une introduction en basque et en français, qu'il a tirée d'une lettre écrite en espagnol du modeste auteur.

29<sup>o</sup> *Traduction en basque* d'une partie de Don Quichotte.

30<sup>o</sup> *Une charmante cantate* composée en vers basques et traduite par l'auteur lui-même, en vers français, à l'occasion du mariage de Napoléon III et de la naissance du l'ince Impérial. M. Duvoisin signe cette pièce du nom de J.-D. Gaztelluberry, nom que nous lui voyons prendre quelquefois lui-même, et donner à son fils. La cantate, qu'il remit, le 16 octobre 1857, au l'ince Louis-Lucien, devait être mise en musique par un artiste émérite, M. Saens, organiste de la Madeleine, à Paris. Nous ignorons si le projet fut exécuté. Quoi qu'il en soit, M. Duvoisin donna, à cette occasion, une «Explication sur la musique théâtrale des Basques» que le lecteur nous pardonnera d'insérer dans ce travail.

«Au théâtre basque, écrit le savant auteur, la musique á deux emplois distincts: elle joue dans les entr'actes ou dans les chœurs.

A la fin d'un acte, ou quelquefois d'une scène, elle célèbre le triomphe d'un personnage ou correspond par ses sons aux intentions marquées par le dernier acteur qui a parlé. Puis, du moment où un nouvel acteur va paraître, elle prépare l'auditoire par des airs conformes à ce qui va être dit.

Les chœurs sont dans le genre de la cantate de M. Gaztelluberry. La musique n'y accompagne pas les chants, comme à l'Opéra mais elle les entrecoupe de deux manières, tantôt en disant l'air qui va être chanté (s'il est court); et tantôt (s'il est long) en donnant un simple prélude et en le couronnant à la fin.

Il importe de conserver à la cantate de M. Gaztelluberry son cachet national dans la musique, que de la plier au goût français, ce qui lui ferait perdre de son originalité et de la saveur native.

Il semblerait naturel de commencer par un prélude vigoureux, joué

par l'orchestre entier. Puis une flûte dirait simplement l'air du quatrain du génie de la Paix, le contraste étant naturellement amené, pour la transition, entre la vigueur du prélude et la douceur du chant.

Les chants de la Renommée et de la Gloire et celui du Génie de la Cantabrie sont trois couples du même rythme. On ne voit pas d'utilité à leur donner des airs différents. On peut, si l'on veut, varier les préludes, qui seront toujours très courts.

Le chant de sis génies est un chant triomphal, dont le caractère doit être mélodieux pour ménager les contrastes. Le morceau final doit être d'une rare énergie: c'est le délire du triomphe. Il sera couronné par l'orchestre jouant de ses plus puissants instruments».

Nous faisons suivre cette «explication sur la musique théâtrale des Basques» de quelques notes sur la cantate elle-même. Elle fut inspirée par la démarche de la députation Biscayenne, qui vint, à Biarritz, offrir au Prince Impérial le titre de citoyen de la seigneurie de Biscaye. D'autre part, on dirait que l'Impératrice descendait des anciens rois de Navarre. C'est sur ces données que le poète composa sa cantate. La composition est toute allégorique et pleine d'allusions.

Pour ouverture, le chant du génie de la paix célèbre les paroles prononcées par l'Empereur à Bordeaux: *L'Empire, c'est la paix*. Le pasteur, qui veille sur son troupeau, c'est l'Empereur, qui repousse le socialisme démagogique et fait renaître la confiance.

La Renommée et la Gloire disent ensuite l'émotion de toutes les provinces basques: une voix retentit dans le palais des rois de Navarre, quand leur sang se mêle au sang impérial de France; la chaîne que Sanche VIII rapporta du camp maure, après la bataille de Muradal, et qui figure dans les armoiries de Navarre, grince dans ses mailles; les bannières et les panoplies s'agitent.

Les génies des six provinces viennent expliquer, en la célébrant, l'union du sang basque au sang impérial. Le chêne de *Guernika* (que chacun connaît) le coudrier, qui couronne les montagnes du *Roncal*, sur les confins de l'Aragon, le buis et le laurier répandus dans tout le pays basque, verdissent, fleurissent et dénoncent le transport du pays tout entier. Le laurier, s'est greffé au chêne! cette allusion est fort transparente. Le laurier, emblème des Napoléons, le chêne, arbre le plus répandu de nos contrées, se marient ensemble. Ce morceau est dans le génie basque pur.

Voici venir le fier génie de la Cantabrie! Carthage et Rome, les



peuples du Nord et du Midi, tous l'ont laissé debout, après de vains efforts pour l'abattre. Annibal et César entendent parler basque, à Cannes et à Pharsale.

On sait que les basques marchaient en tête de l'armée d'Annibal aux immortelles campagnes d'Italie. *Cantaber ante omnes*, dit *Silius Italicus*. Les revers du grand général datèrent du jour où les Basques l'abandonnèrent. A Pharsale, les Basques marchaient sous les drapeaux de Pompée. César, juste appréciateur de leur valeur, les recherche, après sa victoire et les rattache à sa cause, quand ils sont indignement abandonnés par leur général. Dans ses commentaires, il les mentionne d'une manière honorable presque tout seuls, et cependant l'armée de Pompée était composée de la fleur de la jeunesse romaine.

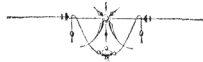
Puis, les six génies répètent leur chant de triomphe. La Renommée et la Gloire disent l'étonnement des rois, la naissance du Prince Impérial, présente la Providence, gage de paix et de sécurité pour le monde.

Ici les six génies modifient leur chant pour mieux célébrer leur triomphe. Ils invitent tous les peuples à se donner la main.

Alors, tous les génies se réunissent et leur accord défie l'ennemi du dehors et le monstre de la démagogie.

L'ABBÉ P. HARISTOY.

(A la fin.)



## LE CAPITANE DUVOISIN ET SES TRAVAUX



### VII

Excellent littérateur, historien et linguiste distingué, le capitaine Duvoisin était poète et même musicien. Nous avons de beaux airs composés par lui pour divers morceaux de sa belle collection de chants basques. Nous lui en avons entendu chanter surtout celui qu'il composa pour sa traduction en vers basques du Psaume *Super flumina Babylonis*.

Il connaissait le latin, le grec, l'espagnol, l'italien et même quelques langues orientales assez bien pour faire des études de comparaison avec la langue basque. Sa devise, comme celle d'un vieil empereur romain était: «*Laboremus*», travaillons! Il travaillait la nuit et jour et cela jusque dans sa vieillesse. Jamais il ne lisait que la plume à la main. Tout ce qui en est sorti est marqué au coin de la vraie science et de la saine critique. Aussi avons-nous apporté le soin le plus religieux pour recueillir ses écrits jusqu'à une simple note ou feuille volante, sans pouvoir toutefois affirmer que nous y ayons réussi, car la tâche eut quelquefois des difficultés.

Depuis l'établissement de ses demoiselles, le capitaine Duvoisin, pour vaquer plus tranquillement à ses études, vivrait avec une vieille cuisinière. Elle n'était pas de la race de celles à qui Molière aurait lu ses vers. Pour notre terrible *cordons-bleus*, tout papier écrit, comme le linge sale, avait fait son usage, et n'était propre qu'à allumer le feu. Il a fallu donc la surveiller, dans les vieux jours de notre digne ami. Est-ce à cette vigilance sur l'insconscience cuisinière ou à nos anciennes relations de chroniqueur, que nous devons d'être le légataire de

la bibliothèque et des travaux du savant capitaine? Qu'il en soit, la donation a été ratifiée par sa digne famille, à qui nous plaisons à renouveler, ici, l'expression de la plus vive gratitude.

Le capitaine Duvoisin n'était pas de ces érudits encombrants. Jamais, il ne parlait de lui ni de ses travaux. Il savait trop bien que, comme dit Pascal, *«le moi est haïssable»*. Sa conversation était aussi simple qu'attrayante. Elle était même parfois amusante. Servi par une mémoire prodigieuse, il racontait mille traits des plus intéressants; mais toujours sans garder longtemps la parole. Si on réussissait à le lancer sur le terrain de la science, il émettait quelques principes et observations qu'il ne manquait pas d'appuyer de l'autorité de quelques auteurs experts dans la matière. Il n'y avait qu'un sujet qui entraînât notre capitaine et le fit sortir des limites de sa réserve habituelle. C'étaient les écrits de ces néo-bascophiles, de ces historiens dissertant, à tort et à travers, sur l'histoire, la langue, les mœurs, les traditions d'un peuple qu'ils ne connaissent pas. Sur cette matière ou sur ce véritable abus, on trouvera dans ses manuscrits des observations aussi fondées qu'intéressantes. Dans une autre classe d'écrivains basques, très estimables du reste, il en voulait, et avec raison selon nous, à ceux qui, dans leurs écrits, ne suivaient pas l'orthographe du Prince Louis-Lucien, de l'abbé Inchauspe, d'Antoine d'Abbadie, etc. Nous osons espérer que la postérité lui donnera raison.

Il n'était pas, surtout chez l'orateur chrétien, pour ce purisme excessif et affecté. «Le prêtre parle, disait-il, pour se faire comprendre, et au mot vrai basque, s'il le connaît, il doit joindre l'expression de l'époque et de la localité». Consulté par la plupart des auteurs basques de son temps, il accordait son suffrage à ceux qui l'avaient mérité, et à tous un mot de bienveillant encouragement.

Jusqu'au dernier jour de sa vie, le capitaine Duvoisin fut en relations intimes et fréquentes avec le Prince Louis-Lucien. Il en fut de même avec Antoine d'Abbadie, à qui, disait-il, il devait le commencement de ses relations avec le Prince, et sa fortune d'homme de lettres. Le célèbre membre de l'Institut ne cessa d'intéresser et d'employer le savant capitaine dans ses concours annuels de poésie basque, et nous pouvons ajouter que, nul plus que lui n'est resté fidèle à notre cher défunt, après sa mort.

Le capitaine Duvoisin était marié à Mademoiselle Rosalie Chateaufort, d'une des plus honorables familles de Bayonne. Il en eut deux

filles, Henriette et Marie, et un fils, nommé Jules. Celui-ci vient de suivre, cette année, son père dans la tombe, à Alger. L'aînée de ses demoiselles est mariée à Monsieur Dajas, docteur en médecine à Bardos, et la puinée, Marie, à Monsieur Vincent Hirigoyen, juge au tribunal de commerce à Dax (Landes), deux excellentes et honorables familles qui, à juste titre, sont fières de leur digne et cher père.

Le capitaine Duvoisin, un peu voûté vers la fin de sa vie, était de belle taille et de manières distinguées: figure pâle, légèrement colorée, sourcils épais, cheveux châtons, œil vif et perçant, nez effilé, lèvres fines et délicates. Tel fut l'homme qu'il nous a été donné de fréquenter et d'admirer dans notre paroisse de Ciboure, où il passa ses dernières années.

Chrétien à conviction ardente, il donna toujours l'exemple des plus belles vertus, ne faisant du reste en cela que continuer les traditions de sa famille. Endormi pieusement dans le Seigneur, le 30 Janvier 1891, il repose, à Espelette, dans le caveau de ses pères, à côté de son digne frère, le chanoine Duvoisin, l'élégant écrivain de la belle vie de *Monsieur Daguerre*, fondateur et premier supérieur du séminaire de Larressore. Aux deux frères, nous donnerions volontiers pour toute épitaphe ces deux mots: «*Fides et Labor*», Foi et travail!

Puisse notre cher pays basque avoir beaucoup d'hommes qui leur ressemblent!

L'ABBÉ P. HARISTOY,  
*Curé de Ciboure.*

## NOTE

Nous avons terminé notre travail, quand, en parcourant encore une fois les manuscrits de M. Duvoisin, nous avons trouvé une feuille volante écrite de sa main et avec l'en-tête «*Origine*».—Il s'agit de l'origine de sa famille. En la donnant, le savant écrivain nous fournit une belle page de l'Histoire de la Navarre aux temps des Croisades. Le lecteur nous pardonnera de l'insérer à la suite de ces pages.

«Le dernier jour d'avril 1223, Thibaut I vint de Pampelune à Bayonne, d'où il alla en Champagne pour préparer une croisade contre les Sarrazins. Parmi les personnes qui l'accompagnèrent se trouvait son page de Armas baztanais, connu sous le nom de Matamoro, mais dont le véritable nom paraît avoir été Juan de Harizpide.

L'année suivante, l'armée aborda par mer la côte de l'Asie Mineure.

re. Le passage du mont Taurus coûta deux jours de combat. Les chrétiens avaient été repoussés le premier jour, et le lendemain, Thibaut, chef de la croisade, donna l'exemple du courage en gravissant les rochers à la tête des troupes. Ce fut en faisant au roi un rempart de son corps que Matamoro eut le bras droit cassé par un coup de lance de l'ennemi. Après la victoire, Thibaut amena son page à Antioche. Matamoro y fut guéri de sa blessure, mais il perdit presque entièrement l'usage de la main. Les jalousies entre les chefs de la croisade, leurs ambitions, l'indiscipline dont ils donnèrent l'exemple, firent échouer cette expédition comme cela était arrivé déjà à plusieurs entreprises de même nature.

Les croisés, qui n'avaient pas péri rentrèrent en Europe par mer, en 1242. Avant de rentrer en Navarre, Thibaut repassa par la Champagne où il établit le fidèle Matamoro gouverneur de son domaine de Langres, et l'y laissa à son retour en Navarre, en 1251. Déjà Matamoro avait épousé, en 1243, Eménérite, fille d'Emmeran du Catia Voisan, chevalier dont il avait fait la connaissance dans la guerre d'Orient. Il était des environs de Grancey, sur la limite de la Bourgogne, d'où son nom de Voisan. Entre autres enfants, il eut un fils du nom de Corbaran.

Thibaut II, successeur de Thibaut I, tint en France l'an 1257, pour épouser Isabelle, fille du roi saint Louis. Dans la visite qu'il fit dans ses Etats de Champagne, il prit à sa suite le jeune Corbaran alors âgé de quatorze ans, et il l'amena avec lui en Navarre, au printemps de 1258.

Corbaran reçut à vingt-un ans le titre de *page de Armas* qu'avait eu son père, et il accompagna le roi en cette qualité dans un second voyage en Champagne, en 1265. Cinq années après, Corbaran suivit encore Thibaut à la fatale expédition de Tunis, et de là en Sicile, où le roi navarrais mourut de la contagion qui avait emporté saint Louis. Son corps embaumé fut emporté à Provins, en Champagne.

Après avoir rempli le pieux devoir de l'inhumation, Corbaran rentra en Navarre, où le nouveau roi Henri le nomma son *armigero*, et lui donna deux maisons à Pampelune, en lui faisant épouser Milia, fille de don Gil Martinex de Aybar. Le roi mourut au mois de juillet 1274, en laissant pour héritier de la couronne une enfante d'un an, Jeanne, que sa mère amena en France pour la dérober aux luttes des partis qui se formèrent, l'un en faveur du roi d'dragon à qui ils voulaient défé-

rer la tutelle de l'enfant pour lui faire épouser plus tard un infant d'Aragon; l'autre en faveur du roi de Castille avec mêmes projets pour la suite. Un troisième parti, le plus nombreux, mais moins entreprenant que les ambitieux des deux autres, était celui qu'on pouvait appeler *royaliste*. Il voulait obéir simplement à l'autorité légitime, à la Reine-mère. Cette princesse négocia le mariage de sa famille avec l'héritier du trône de France. On eut alors le singulier spectacle du mariage d'un enfant de quatre ans avec une fille de trois ans.

Comme les rivalités de l'Aragonais et du Castillan remplissaient la Navarre de troubles, Philippe-le-Hardi y envoya Eustache de Bellemarche comme gouverneur général. C'était un seigneur plein de prudence et de talent. Mais sa qualité d'étranger enhardit les factieux à lui faire de l'opposition. Ils allèrent jusqu'à le sommer de quitter le royaume. Les choses en étaient là, lorsque Corbaran, qui suivait le parti royaliste, eut une querelle sur les affaires du jour avec un jeune catalan, neveu de don Armengal, évêque de Pampelune. On tira les épées et le combat finit par la mort du catalan. Ce fut le premier sang versé et le triste prélude de la cruelle guerre civile dite de la *Navarrerie*.

Le parti aragonais poussait des cris de vengeance. Les royalistes en étaient alors, comme les conservateurs de notre temps, aux prétendues mesures de prudence et de reculade devant les audacieux qui avaient voulu enlever le lieutenant-général de la Reine, après l'avoir sommé de vider le pays. Corbaran fut blâmé même par les siens, et dans l'abandon où il se trouvait, il maudit la pusillanimité des uns, l'ingratitude des autres. C'est pourquoi il passa en France, où il reçut un parfait accueil dans la famille de sa mère. C'est ce qui le décida à prendre le nom de Catia Voisan, en renonçant au sien; en sorte que ce nom, oublié par la suite des temps, n'est parvenu que d'une manière hypothétique à un descendant de Corbaran par une lettre écrite de Maya par un cousin qui parlait de son oncle Juan et signait Roldan Harizpide.

Comment le nom de Catia Voisan a-t-il été changé, par la suite, en celui de Duvoisin? C'est ce qu'on ne saurait dire. Toujours est-il que, sous Charles IX, un membre de cette famille s'établit en Gascogne, à Saubrigues, d'où un représentant du nom passa à Saint-Esprit, près Bayonne».

Nous savons que le père de M. Duvoisin était de Saint-Esprit.

